

L'Art Brut, les dessins-messages de Laure Pigeon.

Geneviève Piot-Mayol

- : - : - : - : - : - : - : -

Ce soir je vais vous parler du livre de Lise Maurer sur Laure Pigeon, une artiste découverte en 1965 par l'inventeur de la notion d'Art Brut, Jean Dubuffet. Laure Pigeon vient de mourir et sa belle sœur, se souvenant que Laure avait consulté autrefois les Spiritistes, leur a apporté des dessins retrouvés dans l'appartement vide. Un ensemble de 500 dessins, de grand format, réalisés à la plume et à l'encre sur des cahiers et des albums, datés et classés avec soin. Laure Pigeon a commencé ses dessins à 53 ans et, durant trente ans, jusqu'à sa mort à 83 ans, elle ne cessera pas de dessiner.

Contacté par la Maison des Spiritistes, Dubuffet, émerveillé, acquiert l'œuvre et dès le début de l'année 1966, il publie un texte intitulé : « La double vie de Laure ».

En 1967, c'est un dessin de Laure Pigeon qui fait l'affiche intitulée l'Art Brut de l'exposition présentée au Musée des arts décoratifs à Paris.

En 1978 une grande rétrospective de la collection de l'Art Brut à Lausanne, fait connaître l'œuvre au public. L'étude de Dominique Gilbert Laporte, « Laure ou la prosopopée du ciel » paraît en 1982.

Le travail de Lise Maurer apporte un autre éclairage, avec son regard d'analyste et sa sensibilité propre. C'est la troisième monographie qu'elle publie, après *Emile Josome Hodinos*, fascicule 18 de la collection de l'Art Brut, et *Le Remémorier de Jeanne Tripier*. Ces deux-là, Hodinos et Jeanne Tripier, ont réalisé leurs œuvres à l'hôpital psychiatrique, ce n'est pas le cas de Laure Pigeon qui n'a jamais été hospitalisée.

Outre ces travaux de recherche et d'écriture, et de nombreux articles, Lise Maurer a animé différents séminaires, dont le dernier, autour de psychose et création, mais pas seulement, a pour titre : « De la Trinité en déroute au sinthome ». Y participent des peintres, des comédiens, des écrivains, les conservateurs du musée du LAM, des collectionneurs, des éducateurs, des psychologues, des psychiatres, des psychanalystes. Y participent également un artiste de l'Art Brut Michel Nedjar, et Lucienne Perry, ancienne directrice de la collection de l'Art Brut, qui vient de publier un deuxième livre très documenté sur l'Art Brut. Ce séminaire est donc au carrefour de plusieurs disciplines. Lise Maurer y poursuit le travail de résistance qu'elle a maintenu tout au long de ses responsabilités de psychiatre à l'hôpital. Responsable de l'hôpital de jour de Bondy, elle s'est inspirée des expériences de Laborde ou de Bonneuil. Suivant son inspiration propre, elle y a fait venir des artistes, peintres ou comédiens, pour accompagner les patients, y compris dans l'ouverture sur la commune.

Venons en à son livre : *Laure Pigeon, la femme plume*.

Pour commencer je vais vous dire ce qui m'a intéressée dans l'œuvre de Laure Pigeon.

Outre la beauté des images, c'est la question du graphein. Mot grec qui désigne aussi bien le dessin que l'écriture. La lettre serait-elle « l'armature cachée » de l'œuvre ?

Dans la première période : le même geste trace le dessin et les lettres, d'un même tracer. Qu'est-ce que l'écriture ?

Dans la deuxième période : la main griffe des coups de plume, séparés mais s'unifiant, on dirait une peinture, avec des volumes et des teintes différentes. Les traits se répètent, différents et resserrés, pour construire *Laure artiste*. Sur quel corps s'inscrivent-ils, et pour engendrer quel corps ?

Dans la troisième période : s'écrivent des messages dans lesquels le sujet de l'énonciation n'est pas stable. Ainsi dans les écrits de certains mystiques, le sujet et le complément du verbe sont interchangeables.

Vers la fin de son œuvre, Laure Pigeon écrit : *Laure artiste*, et non : « je suis artiste ». C'est l'autre en elle qui écrit ou qui dessine, en se tournant vers un ailleurs.

Ce qui a particulièrement retenu mon attention dans le travail de Lise Maurer, c'est son attachement à repérer les différentes figurations d'un même thème dans le développement temporel de l'œuvre, tout en remarquant les déplacements et les passages, avec son œil-oreille d'analyste...

Ouvrez le livre, vous découvrirez l'œuvre étonnante de Laure Pigeon.

Laissez ouvert ce fascicule 25 de la collection de l'art brut.

Décelez, sur les images, faisant corps avec le dessin, l'inscription, plus ou moins lisible, plus ou moins cachée, d'un ou plusieurs prénoms ; parfois vous pourrez déchiffrer une phrase.

Admirez, dans la première période de l'œuvre, celle des lacis sinueux, ce dessin fait de dentelles et de broderies, d'anneaux en chaîne comme les lettres elles-mêmes.

Enchaînement, déchaînement ! Le tracer du dessin et le tracer de la lettre sont d'un même geste. « De la lettre faire image et de l'image faire lettre » écrit Lise Maurer.

Contemplez maintenant ce dessin de la deuxième période, griffé à coups de plume et d'encre, on croirait voir une peinture. C'est alors, selon le jeu des différentes teintes de bleu et selon la variation des volumes, l'immersion dans des profondeurs maritimes ou célestes, ou dans un plumage épais et ondulant, ou encore dans un feuillage touffu et mystérieux. Vous êtes dans la période des grands dessins bleus, celle de l'épanouissement et de l'apaisement, « l'abondante moisson », d'après Dubuffet.

Dans chaque production, et dans l'ensemble de l'œuvre, il y a une énigme à déchiffrer, comme dans un rêve, pour aller jusqu'à l'indéchiffrable, jusqu'à l'ombilic...

A ce déchiffrage, à ce défrichage, Lise Maurer nous entraîne tout au long de son ouvrage.

Qui sont ces silhouettes de femmes passant à vive allure? A qui, à quoi, à quelle nécessité, renvoient tous ces prénoms ? Que signifient ces lettres mêlées aux dessins ?

AlidaEdmondliés, les trois mots attachés n'en font qu'un.

Alida le prénom de la mère de Laure, Edmond celui de son mari, sont très présents aux premiers temps de l'œuvre. Présence d'une absence : Alida, peintre au ciel selon les dires de Laure ; Edmond, l'époux infidèle que Laure a quitté. A la suite de cette rupture, et après le décès de ses beaux-parents, en 1935, Laure, âgée de 53 ans, est initiée au spiritisme et commence ses dessins dans lesquels elle trouvera secours.

Dès le début elle écrit dans un dessin : *dessins messages chers secrets*. Quatre termes étroitement associés.

On peut lire aussi, dans cette première période : *EdmondLaure LaureEdmond*. Encore attachés ? Est-ce le souhait que le lien ne soit pas coupé ? Après le décès de la deuxième épouse d'Edmond, Laure reprend la vie commune avec son ex-mari jusqu'à la mort de celui-ci en 1953. A partir de cette perte définitive, elle se remet au travail, à la plume et à l'encre, elle écrit, si l'on peut dire, les grands dessins bleus ; cette production ne cessera pas jusqu'à la fin de sa vie, en 1965.

Deux noms, Alida et Denis, sont les points d'appui de Laure dans ce temps de désarroi initial, d'abandon et de deuil. Ces deux guides, qui inspirent le tracé des dessins et des lettres, sont présents durant toute la première partie de l'œuvre, nommée par Dubuffet « les lacis mystiques ».

L'inscription *Denis l'aréopagiste* apparaît une seule et unique fois au verso d'un dessin. Par la suite seule l'inscription Denis apparaîtra. A la reprise en 1946, après le divorce, ce nom a disparu de la scène dessinée.

Denys l'Aréopagite est une référence pour la théologie négative, et pour certains courants ésotériques. Si le corpus des textes dionysiens est depuis longtemps connu des théologiens, il n'en était pas de même de la personne de leur rédacteur. Ce n'est qu'à la fin du 19^{ème} siècle que la confusion faite entre 3 personnages fut levée. Celui de l'aréopage, le grec, qui donne la parole à Paul dans le récit des Actes des apôtres. Celui qui eut la tête coupée vers les années 250 ou plus (et qui l'aurait portée de Montmartre à la rue des Martyrs), St Denis premier évêque de Paris. Celui qui chemine dans le désert, qui écrit en syriaque et qui enseigne, au 6^{ème} siècle ; appelé Pseudo-Denys depuis qu'on sait qu'il n'est pas le personnage dont il est question dans les Actes des Apôtres. Ses écrits furent une référence pour Paracelse, Bhoeme, et la longue suite des courants ésotériques. Ils sont au croisement de deux traditions, philosophie grecque, et théologie où les énoncés au sujet de Dieu prennent une forme négative ou interrogative, ce qu'on appelle la théologie négative. A Pseudo-Denis, on attribue, entre autres oeuvres, les *Noms divins* et la *Hiérarchie céleste*.

Dans le chapitre de *Psyché* intitulé *Comment ne pas parler*, Derrida, tout en se défendant contre le reproche de flirter avec la théologie négative, cite largement Denys l'Aréopagite.

Lise Maurer entend aussi, dans le prénom *Denis* qui se répète, les « deux nids » : celui de Paris où Laure a vécu les premiers temps de sa vie, le nid maternel, et celui de Val d'Isé

en Bretagne chez sa grand'mère paternelle qui parlait le gallo, dont certains mots ressortent dans les messages.

Lili, un autre prénom, présent surtout dans les dessins de la deuxième période, est celui de la belle-sœur qui, chaque dimanche, pendant quatre ans, vient chez Laure pour participer aux séances de spiritisme et lui servir de secrétaire. Laure actionne le oui-ja (petite planchette se déplaçant sur les lettres de l'alphabet) qui mobilise l'entrée dans un état de transe et elle dicte ce qui s'épelle à Lili qui l'écrit. Ensuite Laure recopie elle-même le texte du message en le modifiant parfois, elle le fait sien. Que l'on compte trois ou quatre temps, de l'appel à l'épèle, et à l'écrit, ne retrouve-t-on pas les temps nécessaires à toute écriture : le temps de la « rumeur initiale » (M. Blanchot), le temps de l'inscription des lettres, et enfin le temps de la relecture qui donne corps à l'écrit.

La présence et la participation de Lili, *le duo des sœurs*, l'adresse à l'autre, le transfert de l'une à l'autre, permettent à Laure de progresser dans son travail de *refaçonnage*, en ce temps où dessins et messages se différencient, non sans s'articuler. Peu à peu Laure se passera du oui-ja.

Même s'il ne s'agit pas de l'objet des spirites, le double phonème oui-ja peut évoquer une remarque de Michel de Certeau.

Ja en Allemand c'est oui. Mais en hébreux, Jah (ou Jahvé), c'est le séparé. Angélus Silésius (Johannes Scheffer), le grand poète mystique allemand du 17^{ème} siècle, a relevé l'homophonie entre Ja et Jah, si l'on passe de la langue allemande à la langue hébraïque.

Dans *La Fable Mystique* (p.239 et p 240), Certeau écrit : « Angélus Silésius identifie le graphe du Séparé (Jah ou Jahvé) à l'illimité du « oui » (ja). Dans la place même du seul Nom propre (un Nom qui éloigne tout être), il installe la désappropriation (par un assentiment à tout). Le même phonème (ja) fait coïncider la coupure et l'ouverture, le *Non-Nom* de l'Autre et le *Oui* du Vouloir, la séparation absolue et l'acceptation infinie ».

Michel de Certeau insiste sur la double nature du oui à Dieu. Dans le volo mystique, il y a le non vouloir, le désaisissement des savoirs institués. *Le oui des mystiques, aussi absolu que le volo, est sans objets, ni fins... Le postulat mystique pose l'illimité d'un oui.*

.Dans un chapitre de Psyché, qu'il intitule *Nombre de oui*, Derrida dialogue avec Certeau et il le cite longuement. Cette discussion est passionnante, mais ce n'est pas ici notre propos. Revenons à Laure Pigeon.

« Cette mise en jeu du désir est à la semblance de la recherche de Laure Pigeon », écrit Lise Maurer.

Dans cette troisième période, un va et vient, des temps où s'écrivent les messages aux temps où elle dessine seule, construit pour Laure un lieu, un espacement entre deux scènes.

Il aura fallu trente ans de travail pour que la multiplicité des personnages et des identités s'unifie et pour que les vacillements de l'énonciation se stabilisent.

Tout au long de son œuvre Laure a *refaçonné* sa mère, jusqu'à la porter en elle, dans son grand manteau bleu où elle inscrit Alida une dernière fois, pour enfin s'en séparer en se nommant *Laure artiste*. Citant Laure, *La porte s'ouvre sur le refaçonnage de vie plus vraie*,

Lise Maurer ajoute : « (...) et donne au *refaçonnage* toute la richesse d'un néologisme, d'un franchissement, d'un passage. »

Passage, ouverture sur un autre lieu. Reprise, au sens de Kierkegaard, c'est à dire renouvellement. Passage de l'acte, dit Lacan dans *L'acte analytique* : « le passage de l'acte, c'est au-delà de quoi le sujet trouvera sa présence en tant que renouvelée, et rien d'autre ».

Lise Maurer repère les différentes reprises d'un même thème se renouvelant dans le développement temporel, ainsi l'analyste entend les déplacements d'un même signifiant dans les dires d'un analysant. Le thème de la « gisante » montre que Laure accomplit un travail d'élaboration à partir de tous ces deuils qui réactivent une perte très ancienne. « Un long journal de deuil », écrit Lise Maurer.

Sont étudiés aussi d'autres thèmes insistants, aux figurations changeantes, celui de la main, de l'oiseau, de la fleur... Cela indique la méthode de travail. Cette élaboration ouvre aussi sur de nombreuses questions.

Au cours de sa recherche, intriguée par l'énigme courant dans l'œuvre, et interrogée par certaines phrases des messages, (*les secrets seront dits, la vérité servira*), Lise Maurer a dû consulter les archives. Elle a découvert que la date et le lieu de naissance de Laure indiqués à Dubuffet étaient erronés. Laure a été reconnue par Eugène Pierre Marie Pigeon à l'âge d'un an passé, jusque là elle a porté le nom de jeune fille de sa mère, Léau. Cette mère, morte dans la cinquième année de Laure, était elle-même, est-il noté dans l'état civil, née de père non dénommé. Elle a probablement été humiliée, étant fille-mère, selon le contexte social de l'époque. D'où l'erreur, ou la faute pour cacher la faute, sur la date de naissance de Laure. La nécessité de dater avec précision ses dessins, l'importance des noms et des prénoms dans l'œuvre, sont-elles en rapport avec cette histoire ?

D'autres prénoms seraient encore à dénicher dans les dessins de Laure Pigeon, à suivre pas à pas cette étude tellement précise. Il en est un qui ne peut nous échapper tant sa présence, furtive dans la période des lacis, se déploie, majestueuse en son initiale, dans la moisson des bleus. *Pierre* s'impose. « L'usage de la couleur bleue, par effet de griffures resserrées, coïncide avec le changement de passeur, Pierre pour Edmond ». Laure a renoncé à ses guides Denis et Alida et à son protecteur Edmond. Sous la protection de *Pierre*, Laure a repris la main et quelle main !

Ouvrez le livre aux pages de ces images somptueuses et contemplez ! S'impose la présence du prénom Pierre, son initiale P emplissant toute la page. « Arbre bleu donnant racine à *Pierre* en forme de signature », avance Lise Maurer. Ce n'est plus Alida ou Utrillo qui signe mais P, également initiale de Pigeon, le patronyme. Pierre est aussi un des prénoms du père de Laure. *Laure Pierre*, écrit-elle, Laure Pigeon n'est pas écrit. Laure affirme sa filiation dans la jubilation. Pourrait-on entendre aussi un questionnement sur la fonction paternelle ?

Dans les premiers dessins un petit oiseau plaintif, à peine esquissé, pouvait apparaître au regard attentif. En ce temps d'accomplissement, un oiseau éclatant, parfaitement dessiné, surgit de la profondeur des bleus. Dans une enclave blanche que Lise Maurer

rapproche de celle où, pour la dernière fois, avait été inscrit le prénom Edmond. La représentation du patronyme en place du prénom du mari ?

Dans le filage des premiers temps, Laure ne se cherchait-elle pas, dans une course éperdue, filant parmi les « filantes » ? Maintenant le calme est advenu, dans l'épanouissement des couleurs et des formes, dans le tissage et le tressage des plumes, donnant corps aux esprits.

Dans les messages Laure se fait interpellante, interpellée, jusqu'à s'affirmer comme celle qui anime les personnages de la scène : *Les voix ne disent que ce que je leur permet.*

N'est-ce pas alors le passage d'une « pensée du dehors », pour reprendre la formule de M. Blanchot, à une reprise subjectivante ! Laure reprend en son nom l'acte d'écrire et de dessiner. C'est elle qui mène la danse des figures et des lettres !

Et c'est Lise Maurer, passante parmi les « filantes », qui nous guide pour suivre « la ménade bleue ». Passante, elle est aussi passeur, elle nous fait passer par le chemin de Laure . De l'affolement douloureux à l'affirmation paisible : *Laure artiste.*

Ô Laure! toi qui a couronné la lettre o de *Lore*, pour toi aussi, telle l'Ophélie de Rimbaud, « Un chant mystérieux tombe des astres d'or. »

Geneviève Piot-Mayol

NB : Un texte proche de celui-ci doit paraître dans la revue Essaim